

**IMAGES DE NICE
DANS LA LITTÉRATURE
CONTEMPORAINE LES AMANTS
DU PARADIS DE RAOUL MILLE**

Par Roger KLOTZ

Nice a inspiré les romanciers. Dans le balai de sorcière qui est paru en 1935 f Armand Lunel a pu, en s'appuyant sur ses connaissances de l'ethnographie régionale, évoquer la ville au tout début du siècle. En 1987, Raoul Mille fait apparaître un tout autre aspect de "l'espace niçois" dans les amants du paradis ; en racontant une histoire d'amour pendant le tournage du film les enfants du paradis de Marcel Carné, l'auteur évoque la seconde guerre mondiale à Nice ; il est donc intéressant d'étudier l'image que Raoul Mille donne de Nice dans son roman.

Le décor apparaît à travers l'évocation de certains quartiers et de quelques aspects de l'arrière-pays ; on voit d'abord apparaître des noms de lieux spécifiquement niçois : la Promenade des Anglais, la colline du Château, le quai des Ponchettes, la place Garibaldi, la place Masséna, le Négresco, l'hôtel Excelstor ; ainsi se trouvent évoqués les lieux peut-être les plus connus de Nice ; Raoul Mille ne recherche pas ce cadre poétique et mystérieux du vieux Nice qu'Armand Lunel évoque dès le début du balai de sorcière ; c'est qu'il s'agit, pour Raoul Mille, de camper le décor d'un roman dont le sujet est moins l'évocation d'un terroir que la guerre et l'amour. La vieille ville et le marché sont pourtant décrits avec précision :

"Edoardo parcourant les marchés de Nice se souvenait des odeurs de Ferrare, il se revoyait en culottes courtes, main crispée dans celle de sa mère tout habillée de noir. Un nœud se formait dans sa gorge à l'idée de revivre un seul de ces jours gris et froids. Aujourd'hui, il aimait les odeurs violentes, la viande rouge, les femmes aux grands ongles ne lui faisaient plus peur. Mais il n'y avait plus de salades perlées d'humidité, ni de quartiers de bœuf sanguinolents, ni même de poireaux ridicules avec leurs tresses de vieillards. Les bancs de poissons sonnaient le creux, les grosses femmes avaient disparu laissant la place au vide... [Edoardo] courut jusqu'à la vieille ville, dépassa de longues queues de femmes attendant leur tour à la porte de ténébreux réduits de fer à moitié baissés. Il cogna à la porte de bois sombre, sans résultat. Il s'aperçut alors qu'aucune fenêtre ne donnait sur la rue, une surface nue et aveugle. Non, vraiment personne n'habitait ici depuis le Moyen-Age !... En début d'après-midi sous la pluie, il revint cogner à la porte. La ruelle se transformait en ruisseau. Edoardo mort de froid avec sa tenue d'été se réfugia dans le couloir de l'immeuble d'en face, ça sentait le chat mouillé. Il attendrait. Il l'attendrait. La pluie redoubla, un nuage opaque oblitérait la visibilité, en quelques minutes il fit presque nuit."

La description du marché n'est pas celle qu'on attendait ; il ne s'agit pas de faire apparaître les couleurs ou les odeurs ; Edoardo est à la recherche de nourriture pour l'équipe du film que la guerre affame ; ce qu'il voit, un marché vide, éveille en lui le souvenir des Jours gris et froids de son enfance à Ferrare ; la description a ici, on le voit, quelque chose de proustien : les sensations présentes rappellent le passé. Les problèmes que pose la guerre, les sentiments que ces problèmes font naître, sont au centre de ces descriptions. De même, on ne retrouve pas, dans la description de la vieille ville, l'évocation d'hôtels particuliers, comme le Palais Lascaris où Lunel situe en partie l'action du balai de sorcière ; lorsque Edoardo a dépassé les longues queues de gens attendant leur tour devant de ténébreux réduits à moitié fermés, il se retrouve dans une ruelle déserte dont les murs nus et aveugles évoquent le Moyen-Age, une rue où il a froid, où il est trempé par l'orage. Rien ne rappelle ici l'azur de la côte niçoise ; le vieux Nice est évoqué ici à travers les sentiments des personnages qui vivent la guerre.

C'est également dans ce contexte de la guerre qu'apparaît la description du cimetière de Cimiez. Raoul Mille souligne bien que le lieu domine la ville ; ce qui est original, c'est que cette évocation est associée à la vie quotidienne à Nice pendant la seconde guerre : le cimetière apparaît comme un point de rencontre entre les trafiquants du marché noir et leurs clients ; le lieu trouve donc sa place dans l'action. Le parc Chambrun est différent :

"Le quartier était doux et paisible, une succession de petites villas disparaissant sous les cèdres, les mimosas et les sapins. Les rues portaient des noms de poètes et d'écrivains : Vigny, Musset, George Sand, toutes s'enlaçaient autour d'un jardin couronné d'un temple consacré à l'amour, vestige oublié d'un temps où l'ensemble faisait partie d'une immense propriété... Ils prirent place sur un banc, il faisait si calme, si bon, il régnait une telle paix silencieuse et feutrée qu'ils crurent un moment avoir pourfendu le mur du temps. Ils étaient installés dans un coin du XIXème siècle, un espace à l'abri de l'histoire, du progrès, de l'évolution."

La guerre ne semblant pas avoir atteint le quartier, les héros y semblent "d l'abri de l'histoire" ; la promenade représente pour eux un moment d'évasion ; peut-être cela correspond-il à ce besoin que l'on recherchait alors dans certains films comme les visiteurs du soir ; le passage s'inscrit donc bien dans la ligne du roman : d'abord, il peut rappeler l'arrière-plan cinématographique de l'intrigue romanesque ; mais surtout il participe à la création de l'atmosphère les amants du paradis sont autant un roman d'atmosphère qu'un roman d'amour.

De la description de l'arrière-pays se dégage la même atmosphère lourde :

"Dans les villages des ruelles sombres et dégoulinantes allaient se perdre contre la paroi grise de la montagne. Pas une âme. Jamais. Les maisons, empilées les unes sur les autres, toutes aveugles, semblaient tourner le dos à la route comme si elles ne voulaient rien voir, ni savoir. Même les chiens oubliaient d'aboyer. Un univers enseveli depuis des siècles sous une pluie lancinante, morne partition d'une musique étale sans commencement ni fin."

Le paysage apparaît ici sous une pluie qui fait ressortir des couleurs sombres ; la description s'oppose ainsi à l'image de cet arrière-pays lumineux qu'Armand Lunel fait apparaître, dans le balai de sorcière, lorsqu'il raconte la promenade à l'oliveraie. Dans un tel contexte, la description que Raoul Mille donne des fermes et des chapelles, dans les amants du paradis, n'est pas celle d'un ethnographe passionné de l'art populaire :

"Ils s'arrêtèrent devant trois grosses fermes aux bâtiments délabrés. Les alentours étaient constitués de planches, ceux qui avaient vécu là avaient défriché, récolté dans cette fin de monde où chaque sac de semence devait être porté à dos d'âne et, quand l'âne ne pouvait plus, à dos d'homme. Au bout d'un chemin surmontant les bâtisses, la croix d'une chapelle lançait une ombre démesurée et menaçante. Ils n'eurent pas à forcer la porte, elle n'était pas fermée. A l'intérieur la lumière rouge du soir les accueillit distillée par deux vitraux au-dessus de l'autel, une descente de croix et une adoration. Du dessin ne restait plus que quelques à-plats de couleurs fondues. Dans le chœur trônait une charrette disjointe, rien d'autre, ni chaise ni banc, la chapelle avait servi de remise un sacré bout de temps avant d'être définitivement oubliée."

Ce qui apparaît surtout, c'est l'état de délabrement de ce lieu apocalyptique ; la croix de la chapelle n'apporte plus qu'une ombre démesurée et, surtout, inquiétante ; elle n'est donc plus le symbole du Dieu d'Amour qui ouvre tout grand ses bras à l'humanité qui le prie ; les dessins des vitraux sont détruits et la chapelle n'est plus qu'une remise. L'occupation n'a apporté avec elle, on le voit, que tristesse et délabrement. On comprend donc que l'on trouve plus, dans la description de Raoul Mille, ces recherches ethnographiques qui, chez Lunel, avaient nourri le balai de sorcière, en 1935. et permis, en 1939" l'évocation radiophonique sur Nice et son terroir. Il semble que la guerre ait ralenti les recherches ethnographiques régionales.

Ce roman d'atmosphère a également une valeur documentaire ; on voit apparaître, en effet, quelques aspects de l'occupation à Nice. Il y a d'abord l'occupation italienne ; le roman cite des

noms d'officiers italiens : le colonel Boda, les capitaines Salvi et Torti ; on voit se profiler la silhouette du général Mazzoti ; on voit apparaître des carabinieri "un peu saouls" ; L'auteur précise enfin que Nice est "occupé par une armée dérisoire".

L'annonce de l'armistice italien permet de décrire l'atmosphère de la ville :

"Il y avait un avant-goût de paix retrouvée. Un maréchal avait signé un bout de papier quelque part de l'autre côté des Alpes et, par miracle, les Allemands étaient renvoyés aux oubliettes. Le plateau se vida à une vitesse folle. Quelle fin d'après-midi ! La plus excitante, la plus exaltante, la plus extraordinaire depuis des années, depuis le début de la guerre, le commencement des temps. Il faisait une douceur de fin d'été, des nuages violets traversaient un ciel limpide parfaitement calme. Un ciel pour rêver à l'amour, un ciel de communion où s'effaçaient la rancœur et la haine, un ciel de clémence pour tout, pour tous..."

Ils s'enfoncèrent dans la marée des capotes et des uniformes dépareillés. Avec le crépuscule, une menace sourde pesait sur cette multitude jetée là comme par hasard. La douceur de l'air avait laissé la place à un vent froid venu des montagnes. Les ombres se découpaient contre le blanc du ciel. Des lampes de poche trouaient la nuit. Des soldats allumaient des feux avec des cageots, une fumée légère courait au-dessus des têtes."

Les couleurs correspondent aux sentiments ; à la joie que provoque l'annonce de l'armistice correspondent le violet des nuages, la limpidité et le calme du ciel ; au sentiment de menace sourde rappelant le caractère précaire de cet armistice le blanc du ciel, au moment du crépuscule, les feux dans la nuit et le vent froid venu des montagnes. La description est ici le véhicule des sentiments.

A l'occupation italienne succède l'occupation allemande :

"Ils quittèrent le Ruhl, une lueur laiteuse illuminait le ciel par l'ouest, du même côté que montait la rumeur d'une bête au souffle court. Le râle se transforma en vrombissement. Le sol, les fondations, les murs, la plage elle-même se mirent à être secoués de spasmes lents et lourds. Le jour, rose et gris comme le ventre d'un poisson arraché à la mer, se levait. Un brouillard translucide mêlait l'horizon au ciel. Ce fut dans cette perspective tremblée et irréelle qu'apparut le premier tank suivi par les chars et les camions.

Les Allemands étaient sur la Promenade des Anglais."

Cette arrivée des troupes allemandes, dans la blancheur laiteuse du petit matin, a quelque chose de mystérieux et d'irréel ; c'est la dernière phrase qui donne toute l'explication ; préalablement, il n'est question que d'un bruit bestial et tragique à la fois.

Sous l'occupation italienne, Nice semble être une ville où l'on vient s'abriter, où l'on peut vivre ; on voit ainsi apparaître, dans les amants du paradis, "une vieille qui roule les R, se fait appeler Tania et prétend appartenir à la noblesse russe" ; un professeur de Français à la retraite peut dire :

"On n'a pas à se plaindre, c'est encore ici, dans tout Nice, qu'on arrive à manger régulièrement."

C'est enfin pendant l'occupation italienne que Marcel Carné tourne à Nice les enfants du paradis.

La ville est différente sous l'occupation allemande ; d'abord le tournage du film est interrompu ; ensuite l'atmosphère est spéciale :

"Les rideaux de la défense passive étaient déjà tirés. Les rues sans circulation ressemblaient à des lignes trop étroites tracées par un architecte surréaliste. Le soleil, avant de disparaître, réfractait un glacis de lumière déchirant au reflet mauve."

C'est que la ville connaît les patrouilles, les barrages, le couvre-feu, les laissez-passer ; elle connaît aussi les manifestations publiques où, à l'occasion d'un service religieux célébré à la Colline du Château, l'Evêque et le Préfet participent à la glorification du Régime de Vichy. Dans un tel contexte, il est normal qu'on rencontre des miliciens :

"Joachim Lumeni, chef de la milice, brandissait un verre en direction des musiciens. Avant la politique, Joachim Lumeni avait été médecin, avant la politique, Joachim Lumeni avait été amoureux d'une femme. Depuis la politique, il se saoulait à l'alcool et aux discours. La femme l'avait trompé, elle s'était enfuie en compagnie d'un aviateur. Tout ça datait des débuts de la guerre. Les gens qui se trouvaient là ce soir n'ignoraient rien de l'aventure. Ils en avaient ri au début. Puis Lumeni s'était engagé dans la milice et ils avaient beaucoup moins ri. Dès qu'il en fut nommé chef, ils n'avaient plus ri du tout."

Le chef des miliciens apparaît comme un faible qui a été bafoué et qui fait, par compensation, une carrière politique dans l'ombre du pouvoir ; on assiste également ici à cette évolution courante de l'opinion qui se rit facilement de l'homme bafoué mais qui tremble devant la dictature policière ; il n'y a rien là de spécifiquement niçois ; nous avons affaire ici à une peinture de la nature humaine et de ses faiblesses.

Raoul Mille évoque ensuite les manifestations de la milice :

"Sur la tribune ils sont une trentaine en civil et en uniforme, boutonnés, figés, empaillés. Dans la salle, ils sont deux mille, certains venus de loin, assis, serrés sur des chaises en fer. Ils se sont mis debout lorsque Lumeni a fait l'appel des militants tués. Trente trois noms soulignés d'une sonnerie au clairon. Les trente trois tombés sous les balles terroristes."

Peut-être peut-on penser ici au Service d'Ordre Légionnaire pratiquement fondé dans les Alpes-Maritimes par Darnand et dont une importante manifestation eut lieu en février 1942 aux Arènes de Cimiez.

On comprend ainsi que Darnand et Hanriot puissent apparaître dans le roman :

"Lumeni a fait préparer le repas à l'hôtel de la milice plutôt que dans un palace. Pour être entre nous. La version officielle. En vérité par prudence. L'hôtel est cerné par plusieurs centaines de miliciens mitraillette au poing.

Darnand préside au centre de la table, à ses côtés Hanriot et Gloria... Le repas n'est pas fameux. Trente personnes ! on a tenu à ce que ce soit régional, Darnand est enfant du pays ! En hors d'œuvre, les pâtes traditionnelles, pour la suite Lumeni voulait du chamois, impossible à trouver, pas plus que du sanglier. Les montagnes n'étaient pas sûres pour la chasse. Il s'était rabattu sur du lapin. Du lapin sauté, un lapin où manquait l'huile d'olive, le petit salé et l'oignon. Des miliciens avaient été envoyés dans l'arrière-pays avec mission de ramener du basilic, du thym et même du persil. Le chef des chefs se régale tout de même. Un sacré coup de fourchette. Entre deux bouchées, il s'inquiète du climat général des esprits dans la région. Un coin sauvegardé du terrorisme jusqu'à cet attentat contre le chef du P.P.F." Ainsi apparaissent, d'une manière assez ironique, quelques renseignements sur la vie quotidienne des miliciens niçois, dont les chefs,

prudemment gardés par des centaines de mitraillettes, ont un courageux "coup de fourchette" ; l'arrière-pays n'est pas aussi bien "sauvegardé du terrorisme" qu'on veut bien l'assurer : si "les montagnes n'étaient pas sûres pour la chasse", c'est que les maquis pouvaient y jouer un rôle ; le texte rappelle également les rapports que Darnand entretient avec la région.

Le roman évoque également la Gestapo, qui siège Hôtel Excelsior :

"Brünner à l'hôtel Excelsior avait choisi une pièce sans ouverture. Double avantage, on ne s'évadait pas et on n'entendait pas crier. Le chef de la Gestapo avait perdu le sommeil. Tant de Juifs ! Le plus beau gâteau de toute l'Europe de l'Ouest. Pour lui tout seul. Combien, quinze mille, vingt cinq mille ? Il avait mis toutes ses équipes au boulot. Rude tâche, ils étaient si peu et les autres si innombrables. Les Italiens avaient gâté la population, la rendant arrogante et méfiante, pas coopérante pour un sou. Il ne pouvait compter que sur lui-même. Il y avait bien quelques dénonciateurs mais au compte-goutte. Bien obligé il avait retroussé ses manches. Rafles dans les hôtels, les meublés, les appartements, rue par rue. Rafles à la sortie de la gare, contrôle des wagons, fouilles des trains. Il lui aurait fallu trois équipes supplémentaires."

Derrière ces rafles se profile l'univers concentrationnaire.

En contrepartie, il y a quelques aspects de la Résistance niçoise ; Brünner en reconnaît ainsi l'existence dans la police, l'imprimerie et les milieux chrétiens. Ces résistants ont un idéal :

"- Il faut tuer des Allemands, c'est cela, en représailles ?

- Pas de représailles. Les représailles ce sont eux. Il faut les tuer parce que c'est la guerre et qu'ils sont les ennemis, parce que ce sont des salauds, eux et ceux qui les soutiennent.

Edoardo se leva, croisa son image dans la glace, Bruno l'avait mis mal à l'aise, un sentiment d'incompréhension et de dégoût. Il crut tout de même bon de préciser :

- Ce n'est pas ma mort qui m'inquiète, c'est celle des autres.

- Si ce n'est que ça, il y a toujours moyen de bien mourir pour une juste cause."

Il semble ici que la Résistance trouve sa justification dans les vers de Péguy :

"Heureux ceux qui sont morts pour la terre charnelle

Mais pourvu que ce fût dans une juste guerre."

Armand Lunel avait fait entrer dans son univers romanesque un "espace niçois" où le soleil semble faire chatoyer les couleurs. Les amants du paradis semblent plutôt être un roman "en noir et blanc" ; peut-être la guerre, qui sert de décor temporel au roman de Raoul Mille, a-t-elle brisé l'univers que Lunel évoquait dans le balai de sorcière. Le roman de Raoul Mille met donc en valeur celui de Lunel. Les amants du paradis ont enfin une valeur documentaire ; en évoquant la vie à Nice pendant la seconde guerre mondiale, le roman apparaît ainsi comme une vulgarisation de l'histoire ; il y a en effet des événements qu'il ne faut pas occulter : en les laissant en effet s'enfoncer dans l'inconscient collectif, on les conduit à ressurgir plus tard d'une manière plus tragique. En exerçant ainsi, par la vulgarisation, sa fonction documentaire, le roman permet à l'homme de se libérer de son passé par l'imaginaire.